

Claude Brixhe. 1999. Στο *Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca*, enip. A. C. Cassio, 41-71. Napoli: Istituto Universitario Orientale

UN «NOUVEAU» CHAMP DE LA DIALECTOLOGIE
GRECQUE: LE MACÉDONIEN

1. Introduction

Je ne suis naturellement pas le premier à parler du macédonien comme dialecte grec. Si j'avais pareille prétention, je susciterais, à juste titre, un tollé de protestation chez nos amis grecs: pour des raisons essentiellement extralinguistiques ce parler obsède nombre d'entre eux depuis bien longtemps.

En désignant ce champ comme «nouveau» (entre guillemets), j'ai simplement voulu souligner que, dépourvu jusqu'ici de toute illustration par un texte et/ou considéré fréquemment comme non grec, il a généralement été négligé hors de Grèce: aucun des manuels de dialectologie ne lui consacre un développement et ce n'est pas un hasard si ni à Pont-à-Mousson, ni à Miraflores, ni dans les rencontres bisannuelles de Nancy il n'a jamais pénétré dans nos enceintes. Et l'étude récente qu'avec Anna Panayotou je lui ai consacrée (1994) est parue dans un ouvrage sur les langues indo-européennes.

Nous évoquons là quelques découvertes épigraphiques récentes, que nous ne pouvions malheureusement pas pleinement utiliser, parce qu'encore inédites. Elles sont à présent tombées dans le domaine public et elles me paraissent justifier l'entrée, de plein droit, du macédonien, dans le concert de la dialectologie grecque.

1.1. Tel qu'on pouvait l'entrevoir jusqu'ici, à travers un maigre matériel, composé essentiellement de gloses, de noms propres et de résidus présents dans la koiné de Macédoine (Brixhe-Pa-

nayotou 1994, 209-211), le macédonien apparaissait, à partir d'une analyse objective, comme un parler grec de type occidental.

Mais il fallait beaucoup d'optimisme (ainsi Babiniotis 1990) pour prétendre en déceler la structure.

En ce pays de montagnes et de forêts, coupées par de belles vallées, le morcellement géographique et politique de la province, la vie essentiellement rurale y compris pour l'aristocratie et corollairement la faiblesse de l'urbanisation jusqu'à Philippe II (surtout en Haute Macédoine), l'absence de littérature aussi, permettent de supposer un dialecte parcouru par d'abondantes variations locales. Le matériel disponible ne permet malheureusement pas de les atteindre. Et, en présence de telle glose désignée comme macédonienne, on peut simplement se demander si elle concernait l'ensemble de la province.

Sans être décisive, l'une des découvertes épigraphiques récentes, la *defixio* de Pella (IVe s.), pourrait apporter d'utiles indications sur le parler et sa position dialectale.

2. Les découvertes épigraphiques récentes

2.1. Les documents d'Aiané

En 1990, les fouilles ont mis au jour à Aiané (Elimée), donc au coeur de la Macédoine, cinq documents qui méritent examen: Georgia Karamitrou-Mentesidi, *Τὸ ἀρχαιολογικὸ ἔργο στὴ Μακεδονία καὶ Θράκη* 4 (1990) [1993], 75-92, cf. *Bulletin épigr.* 1994, 385 (mention chez Brixhe-Panayotou 1994, 209, n. 19).

- L'un d'entre eux (80-81), un graffite archaïque sur le rebord d'une jarre, est incompréhensible.

- Un fragment de tuile (82-83), avec inscription incisée sur quatre lignes et susceptible d'appartenir au milieu du Ve siècle a. C., est de segmentation ambiguë.

- Deux stèles funéraires (79-80), attribuées respectivement au dernier quart du Ve siècle et «στα κλασικὰ χρόνια» (Ve-IVe s. ?), portent une épitaphe réduite à Κλειόνα pour l'une et à Ἀττύα pour l'autre: deux noms de femmes, dont la finale -α peut ressortir à un discours dialectal ou à la koiné régionale (Brixhe-Panayotou 1988, 250).

– Reste un intéressant graffite (78-79) sur un canthare, qui pourrait être assigné au début du Ve siècle:]ΑΛΙΟΣ ΕΜΙ ΤΗΣ ΔΟΛΙΟ. La meilleure interprétation me semble être [...]άλιος ἐμὶ τῆς Δολίῳ «j'appartiens à (-)alis, fille de Dolios»: a) cette tournure stylistique, qui intercale le verbe entre nom et patronyme, est bien connue, cf. e.g. Schwyzer, *Exempla* 276, 638, 683/2, etc. b) La combinaison de la finale génitive -ιος d'un nom en -ις et du vocalisme de l'article oriente vers une origine ionienne du message, cf. les colonies ionophones de la bordure maritime de la Macédoine.

Cette constatation nous interdit donc de tirer de la graphie de ΕΜΙ une conclusion quant à la situation du macédonien par rapport à ses voisins, dialecte thessalien de Perrhébie ou épirote et parlers du Nord-Ouest.

Pour intéressants qu'ils soient par leur date, ces documents ne nous enseignent rien sur le dialecte.

2.2. La *defixio* de Pella

En 1986, a été découverte à Pella une *defixio* sur lamelle de plomb. A. Panayotou et moi en connaissions le contenu en 1994, mais elle n'était pas encore publiée et nous nous sommes contentés de la mentionner (209). Elle est à présent parue: E. Voutiras en a donné une édition provisoire dans *Ἑλληνική διαλεκτολογία* 3 (1992-1993), 43-48, cf. *Bulletin épigr.* 1994, 413. Le document a été repris récemment par L. Dubois, *REG* 108 (1995), 190-197, en un article philologiquement excellent, mais qui appelle des prolongements linguistiques. La réplique d'E. Voutiras à L. Dubois, *REG* 109 (1996), 678-682, parue après la rédaction de cette communication, ne modifie pas les données utilisées ici.

Sur critères archéologiques et paléographiques, le document est situé par l'éditeur entre 380 et 350¹.

Sa langue est homogène. Certes l'apocope est irrégulièrement distribuée: παραττίθεμαι (l. 2), contre καταγράφω (l. 1),

¹ Elle n'est donc pas assignable au début du Ve siècle, comme le veut *Bull. épigr.*, l.c.

ἀναγνοίην (l. 3) et συνκαταγηρᾶσαι (l. 5)². Mais a) on n'y relève aucune trace de koiné (e.g. aucun cas de H pour A): on ne saurait tenir pour tel le γίνο[μαι] des l. 5-6, puisque, même si son ou ses épicode(s) reste(nt) à déterminer, la forme est présente dans nombre de dialectes. b) On n'y retrouve aucun trait qui soit exclusivement littéraire: comme le souligne L. Dubois, le datif tonique ἐμίν (l. 7) pour ἐμοί apparaît non seulement en dorien littéraire, mais aussi dans la prose épigraphique dorienne: – à Cnide, dans un arbitrage cnidien entre les fils de Diagoras de Cos et la ville de Calymna vers 300 a.C. (*I. Knidos* 221 A, l. 31), et dans une *defixio* (IIe-Ier s. a.C., *ibid.* 155, l. 8; en face de l'ἐμοί de la koiné dans les autres textes de la série: 147 B l. 1, 148 l. 16, 150 B l. 9, 153 A l. 8, 154 l. 14, 18 et 23)³; – à Rhodes, dans une dédicace sur vase on ne peut plus prosaïque: ἡὼς ἐμὶν δοχεῖ, L.M. Vázquez, *Inscripciones ro-dias*, Madrid 1988, 173 (vers 450 a.C.). La présence du mot dans la langue qu'Aristophane prête à son Mégarien, dans *Les Acharniens* 733, trahit son appartenance à la langue courante.

Comme nous le faisons observer en 1994 (*l.c.*), un document de ce type n'est certes pas nécessairement rédigé dans la langue locale; certes le rédacteur (la rédactrice; ou la bénéficiaire) n'était pas nécessairement macédonien (la population de Pella n'était pas totalement homogène); certes encore, il faudra attendre au moins un second texte rédigé dans la même langue pour se prononcer définitivement; mais l'homogénéité et l'originalité du parler rendent plausible son authenticité macédonienne.

Sous réserve de la prudence que doivent inspirer l'unicité et la brièveté (9 lignes) de l'inscription, quelques traits peuvent être sélectionnés, qui sont susceptibles d'éclairer la position de la langue parmi les dialectes géographiquement voisins.

² Situation qu'on retrouve dans les inscriptions nord-occidentales contemporaines, Méndez Dosuna, 151-155: ainsi, même présence de *xat* uniquement devant *τ*.

³ En 149 B, l. 5, *αμοι*: l'éditeur, W. Blümel, se demande s'il s'agit d'une bévue du graveur ou d'une forme analogique du pluriel.

2.2.1. Deux traits décisifs?

Deux traits méritent sans doute d'être mis en exergue:

a. Le traitement du groupe *-sm-, avec réduction du groupe consonantique et allongement dit compensatoire de la voyelle⁴, attesté par γᾶμαι (l. 4), ὕμῶμ (l. 5)⁵ et IME (l. 6, si correspondant à εἶμι), est conforme à ce qu'on observe en dorien et dans les parlers nord-occidentaux, et sépare la langue de notre *defixio* de celle de la Thessalie voisine (où -mm-, cf. Thumb-Scherer, 61-62).

b. La corrélation ὀπόχα ... [τόχα] (l. 3-4) révèle la présence de la particule (-)χα, attendue dans les parlers du Nord-Ouest (Méndez Dosuna, 253-257), en face du (-)χε thessalien (Thumb-Scherer, 76), cf. pour la Perrhébie toute proche αἰ χε ou χε dans Schwyzer 608 (Ve s. a. C.) et 614 (début du IIe s.), l. 24 et 27.

En revanche, on s'abstiendra, au moins provisoirement, de tirer parti du datif pluriel athématique δαίμοσι (l. 3). On constatera simplement qu'il ne présente: – ni la finale -εσσι du thessalien (Thumb-Scherer, 66, cf. e.g. pour la Perrhébie Αἰνιάεσσι, Schwyzer 612, l. 15); – ni l'extension nord-occidentale du morphème thématique, type Αἰνιάνοις. L'unicité de la forme nous interdit de croire là à une originalité du macédonien, d'autant que dans les textes du Nord-Ouest cohabitent -εσσι (rare; inconnu en étolien, acarnanien, épirote par exemple), -οις et la forme commune, voir Méndez Dosuna, 473 sqq.

2.2.2. Les voyelles brèves moyennes

Comme le montrent les atlas linguistiques, les limites des

⁴ Quelles que soient les modalités de l'évolution: divergences des dialectes à partir de -zm- ou -hm- (thèse traditionnelle, Lejeune, 121) ou passage de tous les dialectes par -mm-, puis conservation (thessalien, éolien d'Asie) ou aboutissement à -V:m- (autres dialectes) [thèse de M.S. Ruipérez, cf. REG 98, 1985, 270, n° 12].

⁵ Devant γίνο[μαι], le μ final correspond sans doute à une hypercorrection graphique liée à la neutralisation graphémique, devant occlusive, de l'opposition N·M·Γ, avec archigraphème N (cf. ici συνκαταγηρᾶσαι, l. 5), rendant en fait indifférent le signe nasal.

aires de chaque fait dialectal se croisent à l'infini (cf. Meillet, cité par Bile, Brixhe *et alii*, *BSL* 79, 1984, 172); c'est que « les traits phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux se distribuent selon des aires qui ne sont jamais parfaitement superposables et qui ne s'ajustent que très accidentellement aux limites des circonscriptions administratives ou religieuses » (Bourdieu, 28); « seul un transfert de la représentation de la langue nationale » peut faire croire au contraire (Le même, *l. c.*, n. 8).

Il est donc naturel que les traits repérés ne nous entraînent pas tous du côté des parlers du Nord-Ouest. C'est le cas de l'articulation des voyelles brèves moyennes.

L. Dubois (194) attire notre attention sur une « hésitation graphique entre *e*, *ei* et *i* »⁶, illustrée par *διελέξαμι* (l. 3, pour *διελίξαμι*), *πάλειν* (l. 3, pour *πάλιν*) et éventuellement par *ιμε* (l. 6; = *ειμι*?), et qui ne serait pas une faute d'orthographe.

Avec cette même appréciation, il souligne plus loin (même page) une « hésitation dans la graphie des voyelles d'arrière », avec *ἀνορόξασα* (l. 3) pour *ἀνορύξασα*, hésitation qu'il retrouve dans une glose de « Cyrille » donnée sans ethnique: *ἄβροτες ὄφρυες* (cf. Hésychius *ἄβροῦτες ὄφρυς, Μακεδόνες*), et dans le nom de mois macédonien *Αὔδωναῖος* dans la *Souda* contre *Αὔδωναῖος, Αὔδοναῖος* ou *Αὔδναῖος* ailleurs.

Le philologue français pose là de multiples questions.

2.2.2.1. Qu'est-ce qu'une faute d'orthographe? L. Dubois limiterait-il la notion à la pure bévue graphique – donc sans signification linguistique – sur les lettres triangulaires ou rondes, par exemple? Or la plupart des déviations graphiques observables dans nos messages, la plupart des écarts que nous faisons dans nos « dictées » en période de dressage et que nous appelons banalement « fautes d'orthographe » sont des écarts par rapport à la norme, liés à un divorce entre codes écrit et parlé, lui-même entraîné le plus souvent par des fusions de phonèmes intervenues depuis la fixation de cette norme. On verra que les

⁶ Il eût été préférable d'utiliser les symboles grecs avant toute interprétation phonétique.

hésitations soulignées plus haut ressortissent à ce type et constituent donc au sens plein des *fautes d'orthographe*.

2.2.2.2. Les deux flottements décelés concernent les voyelles brèves moyennes antérieure et postérieure, structurellement liées dans le système. Il convient – c'est une évidence fonctionnelle – de ne pas les séparer, et d'y voir non pas deux phénomènes, mais deux manifestations d'un même changement.

2.2.2.3. Quelle est la signification de ce changement? Sa désignation comme *hésitation* correspond à une simple constatation graphique: est-ce par exemple /i/ qui s'ouvre ou /e/ qui se ferme?⁷

Avant de répondre à cette question, il importe d'écarter du dossier le EI de *πάλειν*, qui n'a rien à faire ici: comme l'indique éventuellement *δαπινά* pour *ταπεινά* (*infra* § 2.2.3) et *ιμε* pour *ειμι*, on a ici simplement la preuve que */ei/, après confusion avec /e:/ (secondaire)⁸, avait gagné le timbre *i*, avec peut-être déjà isochronie des voyelles: EI et I sont désormais deux graphies de /i(:)/⁹.

Nous avons donc affaire à deux flottements symétriques: E/I et O/Y; à propos de ce dernier, on n'oubliera pas que Y note dialectalement /u(:)/, voir Panayotou 1990, 201-202 et 234-235.

Pour apprécier correctement cette situation, il est une seconde démarche élémentaire: la *defixio* de Pella nous fournit des exemples de E pour I et de O pour Y; existe-t-il, dans la même zone géographique, des cas de I (ou variante) pour E et de Y (ou variante) pour O? Il n'est évidemment pas question de les chercher en contexte dialectal, puisque pour l'instant le

⁷ A s'en tenir aux graphies représentées ici, on pourrait croire à la première hypothèse.

⁸ Si le macédonien comportait sept longues, comme les dialectes nord-occidentaux (voir *infra*).

⁹ Pour faire entrer EI dans le jeu qui nous intéresse ici, il aurait fallu que, recouvrant désormais [i], ce digramme s'échangeât avec E, cf. à Aigéai *Ἀμείανδρος* pour *Ἀμείανδρος* (SEG XXXV 804, 300-275 a. C.), voir Panayotou 1990, 250.

corpus macédonien se limite à ce document. On les trouvera dans les textes de Macédoine en koiné.

Pour les contextes C—C, #—C ou C—#, A. Panayotou (*ibid.*) nous fournit des exemples de :

— I pour E (193-194), avec premier cas à Béroia vers la fin du III^e s. a. C.

— EI (variante de I, cf. *supra*) pour E (191-193), premier exemple autour de notre ère.

et inversement de:

— E pour I (194), depuis le II^e s. p. C.

— E pour EI (250), depuis le début du IV^e s. a. C.¹⁰

Une partie notable des cas concernent une voyelle atone.

Pour les voyelles arrondies postérieures, on a des exemples bien plus nombreux encore:

— OY pour Ω (202-203), depuis le II^e s. p. C., époque où, en raison de l'isochronie des voyelles, Ω est une variante de O, à côté de:

— O pour OY, à partir du III^e s. p. C. (203),

— et de Ω pour OY, à partir des II^e-III^e s. de notre ère (203).

La voyelle concernée est tonique ou atone.

Une première conclusion s'impose, quelle que soit l'interprétation des faits: le dialecte macédonien a communiqué, pour les voyelles moyennes, un de ses traits à la koiné locale.

2.2.2.4. Qui a l'habitude de manipuler ces variations et a quelques lumières sur la situation linguistique régionale d'hier et d'aujourd'hui n'aura aucun mal à interpréter les faits.

La glose de Cyrille invoquée par L. Dubois, ἄβροτες ὀφρούες, indique déjà le sens de la variation: après O. Masson, *BSL* 90 (1995), 234-236, a) on lira ἄβροτες et b) l'on constatera que la forme ἄβροτες, donnée comme macédonienne par Hé-

¹⁰ A. Panayotou donne deux exemples: l'Ἀμένανδρος cité plus haut et Ἡρακλέδης (Pella, épitaphe inédite du début du IV^e s. a.C.). Elle interprète E comme reflet d'une articulation [e:] de *ei* ancien ou récent (le second cas). La *defixio* de Pella indique que le phonème en était sans doute déjà à /i:/ voire /i:/: on a donc là une graphie E pour EI variante de I (cf. *supra*); on en verra la signification plus loin.

sychius se retrouve (sans ethnique) dans un des manuscrits de Cyrille. F correspond à un glide [w] et celui-ci se développe après *u* en hiatus. Dans ἄβροφες, o correspond donc à une articulation [u].

Nous sommes donc en présence d'une tendance, dans le dialecte, puis la koiné de la région, à la fermeture des voyelles moyennes, *e* et *o* passant respectivement à *i* et *u*: I (ou variante) pour E (puis AI) et OY/Y pour O/Ω représentent des « fautes » directes, reflets de la réalité phonétique; E pour I (ou variante), O/Ω pour OY/Y constituent des graphies inverses, nées de l'interchangeabilité des graphèmes E(AI) et I(EI), O/Ω et OY/Y.

La *defixio* de Pella et les plus anciens textes en koiné (qui lui sont contemporains) font remonter la mutation au moins au IV^e s. a.C. Il est possible que, dès cette époque, les oppositions de quantité aient disparu et que soient affectées toutes les voyelles moyennes, qu'elles aient été originellement longues ou brèves (voir § suivant), dans les contextes (C)—(C).

A l'époque de notre texte, le trait n'était peut-être pas généralisé à l'ensemble de la communauté; mais son expansion était déjà suffisante pour que, comme ici, il émerge épigraphiquement.

2.2.2.5. Ce trait, que le macédonien va donc communiquer à la koiné régionale, nous entraîne cette fois non plus du côté des parlers du Nord-Ouest, mais dans une toute autre direction.

Si on le replace dans l'ensemble grec contemporain, le macédonien le partage avec une vaste zone qui comprend l'Attique, la Béotie et la Thessalie.

Cette aire est, en effet, on le sait, caractérisée par la même tendance à la fermeture des voyelles moyennes, longues ou brèves.

Pour l'attique, la fermeture de /o:/ (OY) en /u:/ est ancienne. Elle l'est également pour /e:/ (EI) et /ɛ:/ (H) dans certaines couches de la population. La qualité fermée des brèves, du bas au sommet de la hiérarchie sociale, se lit dans la désignation de l'*epsilon* et de l'*omicron* par Platon (Cratyle): τὸ εἶ, τὸ οῦ, quelle que soit l'histoire de cette appellation. De l'époque classique jusqu'aux environs de 250 a. C., on a un nombre

notable de I pour E (/e/) et surtout de E pour I (/i/) (Teodorsson 1974, 79-81). Par la suite, cette variation devient négligeable (Teodorsson 1978, 25): la fermeture a sans doute été stigmatisée et l'ancien /e/, rejoint par le produit de /ai/, s'est vraisemblablement ouvert (Teodorsson, *ibid.*, 61 et 97-98). Si la variation symétrique pour /o/ (échange O-OY) est pratiquement inexistante (Teodorsson 1974, 116 et 209-210; 1978, 41 et 77), c'est tout simplement qu'avant l'isochronie OY note /u:/, et que, l'attaque ne disposant pas d'un /u/ (son /u/ hérité était passé à /y/), si /o/ venait à être articulé [u], il ne rencontrait sur sa trajectoire aucun phonème susceptible de lui prêter sa graphie.

La fermeture des longues moyennes en béotien et en thessalien est bien connue. Pour les brèves béotiennes, voir Cl. Brixhe, *La Béotie antique*, Paris 1985, 366-371. Une enquête devrait être menée sur ce point pour la Thessalie.

2.2.2.6. Pour évaluer pleinement la portée de ce trait, il est indispensable de le situer diachroniquement.

Par la suite, on le retrouve ailleurs, fort loin de la zone qui vient d'être parcourue, et sans lien avec elle: dans la koiné d'Égypte ou de certaines régions micrasiatiques, par exemple.

Mais, il vaut la peine de souligner qu'il constitue l'un des traits caractéristiques des dialectes néo-grecs dits septentrionaux, lesquels, en Grèce continentale, s'étendent¹¹ de la rive Nord du Golfe de Corinthe aux frontières septentrionales du pays, à l'exception de la Thesprotie (Igouménitsa) et de quelques districts macédoniens¹².

Dans cette aire :

- /e/ et /o/ atones prennent les timbres [i] et [u];
- et, corrélativement, /i/ atone («ancien») est éliminé en fin de mot, comme le sont le plus souvent /i/ et /u/ atones («anciens») à l'intérieur¹³, cf.:
- Dans le dialecte de Siatista (Sud-Ouest de Kozané, près

¹¹ Cf. N. Contossopoulos, *Διάλεκτοι και ιδιώματα της νέας ελληνικής*, Athènes 1981, 61.

¹² Cette particularité locale trahirait-elle une variation dialectale ancienne? ou correspondrait-elle à une régression?

¹³ Contossopoulos, *o.c.*, 62.

de l'Haliacmon), *d'ini* = δίνω, *nir'a* = νερά, *'edinin* = ἔδενε, *f'eri* = φέρε, *puł'i* = πολύ, *mur'i* = μωρή, etc.¹⁴;

– Dans le parler de Γέρμας Καστοριάς, στὸν Γέρμα = στὸν Γ., οὐ πατέρας = ὁ π., τοὺν παρέρα = τὸν π., τοὺ πιδί = τὸ παιδί, ἰσύ = ἐσύ, τόσους = τόσος, etc.¹⁵.

Manifestement ce trait néo-grec continue la situation antique en Macédoine ou en Thessalie. S'est-il étendu à partir de là dans les zones originellement couvertes par les parlers du Nord-Ouest? Le silence de Méndez Dosuna sur ce point semblerait indiquer que le phénomène n'y est pas ancien.

En tout cas, la *defixio* de Pella montre qu'il est précoce en Macédoine, qu'il appartient au dialecte au moins dès le IVE s. et qu'il a été communiqué par lui à la koiné, pour se perpétuer dans les parlers néo-grecs de la région¹⁶.

Dans les zones antiques touchées par lui, la tendance concernait toutes les voyelles moyennes, atones ou toniques. On voit que par la suite elle a eu un effet maximal quand la voyelle était atone : l'accent à dominante intensive, qui reliait (parfois précocement, sans doute) l'accent mélodique hérité, protégeait relativement la voyelle tonique, désormais plus forte, plus longue et plus haute que l'atone, au détriment de cette dernière.

2.2.3. Δαπινά pour ταπεινά? - Le sort des aspirées i.-e.

E. Voutiras avait laissé en majuscules, l. 6, la séquence ΔΑΓΙΝΑΓΑΡΙΜΕ. De façon plausible si la lecture est exacte, L.

¹⁴ M. Margariti-Ronga, *Φωνολογική ἀνάλυση τοῦ Σιατιστινοῦ ιδιώματος*, Salonique 1985, 44-45.

¹⁵ Chr. G. Georgios, *Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστοριάς*, Salonique 1962, 349, 364, 365, 367, 369, 376, 384 (j'ai conservé les graphies de l'auteur, facilement interprétables).

¹⁶ Sur les datations proposées jusqu'ici (toutes plus basses) pour le début du changement, voir Panayotou 1990, 195 et n. 1; cf. encore la même, *Γλῶσσα*, 185. Cet inventaire vocalique réduit en syllabe atone est d'ailleurs un phénomène aréal, qui dépasse les frontières linguistiques: on le retrouve dans tout le bulgare oriental, où en cette position n'apparaissent que *i*, *u* et *ə*, cf. G. Drettas, *BSL* 82 (1987), 263-266.

Dubois propose (195) de l'interpréter comme $\delta\alpha\pi\iota\nu\acute{\alpha}\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \iota\mu\epsilon = \tau\alpha\pi\epsilon\iota\nu\acute{\alpha}\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \acute{\epsilon}\iota\mu\iota$ « car je suis une pauvre femme ». « Le point le plus important pour la phonologie du macédonien est, dit-il (195-196), la présence de la dentale sonore initiale là où l'attique présente la sourde »: a.¹⁷ « cette caractéristique phonologique est le trait principal du macédonien que les Anciens avaient remarqué et que les inscriptions récemment publiées sont venues confirmer »; b. l'auteur s'appuie là sur deux articles de M. Hatzopoulos (1987 et 1987/1), qui met sur le même plan $\Delta\iota\gamma\alpha\acute{\iota}\alpha$ (ou variante, pour $\Delta\iota\kappa\alpha\acute{\iota}\alpha$), épithète d'Artémis¹⁸ et des formes comme $\beta\epsilon\rho\epsilon\nu\acute{\iota}\alpha$; c. « la forme $\delta\alpha\pi\iota\nu\acute{\alpha}$... confirme que la sonorisation pouvait affecter aussi bien la sourde aspirée que la sourde simple, d. ce que nous savions déjà par la forme $\beta\rho\alpha\tau\acute{\epsilon}\alpha\varsigma$ ».

L. Dubois sait-il qu'il met là le pied sur un nid de guêpes, qu'il s'abrite derrière une thèse contestable et que chacun des points abordés mérite un examen attentif et prudent:

a. L'affirmation est inexacte (voir le dossier Panayotou 1990, 358 sqq.): ce qui frappait les Anciens était essentiellement l'utilisation par les Macédoniens de B pour Φ (un cas de Δ pour Θ , dans l'*EM*, s.v. $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\lambda\delta\omega\rho$).

b. Autrement dit, ce que prétend L. Dubois n'est vrai que si l'on suit M. Hatzopoulos et si, comme lui, on inscrit l'échange Φ -B dans le cadre d'un voisement des sourdes, y compris les aspirées.

c. L'aspirée est en fait une affriquée, articulation occlusive non-voisée suivie d'un souffle, donc sans contrepartie voisée. La confusion de /p/ et /ph/ en b, qui serait propre au dialecte grec macédonien est-elle plausible ?¹⁹

d. Le $\beta\rho\alpha\tau\acute{\epsilon}\alpha\varsigma$ invoqué ici est un fantôme (voir la synthèse d'A. Panayotou 1990, 376): sur une stèle d'Aigéai (après 350

¹⁷ C'est moi qui souligne par a, b, c et d les articulations du commentaire de L. Dubois.

¹⁸ Dans un sanctuaire situé sur le territoire d'Aigéai.

¹⁹ On verra *infra* qu'Hatzopoulos 1987, 408, n. 56, pose une question annexe (celle d'une éventuelle spirantisation de ces sonores), dont ne se préoccupe nullement L. Dubois.

a.C.), Chr. Saatsoglou-Paliadéli lisait Βιλάρρα Τέλλο[υ], cf. SEG XXXV 784; Hatzopoulos reprend le document (1987/1) et croit voir Βίλα (= Φίλα) Βρατέα, génitif de Βρατέας = Πρατέας = Πρωτέας. Saatsoglou lui répond en ZPE 72 (1988), 111-112 et pl. X: elle montre, photo à l'appui, qu'il faut bien lire ΒΙΛΑΡΡΑΤΕΛΛΟ; voir le commentaire embarrassé d'Hatzopoulos, *Bull. Epigr.* 1989, 438, qui doit renoncer à son Βρατέα.

Il est hors de question de reprendre ici l'ensemble du dossier (voir déjà Brixhe-Panayotou 1994, 215 sqq.). Je voudrais seulement en souligner les points forts.

2.2.3.1. La thèse de M. Hatzopoulos, qui situe une forme comme Βερενίχα/Βερενίκη dans un cadre grec avec évolution à partir de *ph*, s'inscrit contre la thèse généralement admise hors de Grèce, selon laquelle le Φ pangrec et le Β du Βερενίχα macédonien s'expliqueraient par des traitements différents de l'aspirée i.-e. **bh*.

La théorie glottalique récemment introduite et qui fait remonter la série voisée traditionnelle à une série glottalisée, (**p'*), **t'*, **k'*, au lieu de **b*, **d*, **g*, ne bouleverse pas cette thèse: elle suppose simplement que la voix des aspirées n'était pas pertinente. Resterait donc toujours en cause une série de douces aspirées, qu'on peut toujours symboliser par **bh*, **dh* et **gh*, et qui aurait abouti à *b*, *d*, *g* dans la langue de Βερενίχα contre *ph*, *th*, *kh* dans le reste des dialectes grecs.

2.2.3.2. M. Hatzopoulos n'est pas le premier à contester ce cheminement. L'hypothèse d'une substitution de Β à Φ dans un cadre grec a été esquissée il y a un siècle déjà par Hatzidakis. On remarquera – car cela a son importance – que tous ceux qui ont emprunté cette voie sont hellènes.

La tentative de M. Hatzopoulos n'est qu'une des plus récentes.

A partir d'un dossier (1987, 406-409) constitué de formes (jamais datées) empruntées à des gloses ou à des textes en koiné (le plus souvent de notre ère, apparemment) et qui présentent ou présenteraient des flottements graphiques (directs ou inverses) du type Π-Β (ὕβo pour ὑπό) ou Φ-Β (Φίλος-Βίλος),

il croit pouvoir tirer la conclusion d'un voisement macédonien des «occlusives sourdes simples, mais aussi (des) occlusives sourdes aspirées et (de la) sifflante sourde» (408), voisement conditionné par la présence, avant ou après, d'une sonore ou par un environnement vocalique (initiale devant voyelle, ou V—V)²⁰. Même s'il ajoute (408, n. 56) «il n'est pas impossible que la sonorisation s'accompagnât d'une perte d'occlusion et que les sonores qui en résultaient fussent des fricatives», la formulation même de cette suggestion et son rejet dans une note indiquent clairement que le philologue grec est loin d'exclure une mutation directe de la sourde aspirée à la sonore (*ph* > *b*) et que la spirantisation éventuelle serait non le moteur du changement, mais un trait accessoire accompagnant le phénomène.

Or, quelques années plus tard (*Bull. épigr.* 1995, 400), dans un commentaire de Brixhe-Panayotou 1994, on lit sous sa plume : «curieusement, (le) refus (des auteurs) d'envisager la possibilité d'une spirantisation précoce des anciennes consonnes aspirées ... les amène à voir dans des formes telles que Βερενίχα, Ξανδικός, *Βίλιππος, Βιλίστα, δώραξ, etc., non pas le résultat d'une sonorisation banale (*f* > *v*, *θ* > *δ*) affectant, peut-être sous l'influence d'un substrat ou d'un adstrat, mais à l'intérieur du grec, les spirantes des noms propres ou communs Φερενίχα, Ξανθικός, Φίλιππος, Φιλίστα, θώραξ, mais des apports d'une autre langue, non grecque ...».

2.2.3.3. Le virage est impressionnant: ce qui était accessoire est devenu essentiel. L'origine de cette «inflexion» réside de toute évidence dans mes remarques adressées à l'auteur (lettre du 8-09-1987, après son article de 1987), dans Panayotou 1990, 375-376, et Brixhe-Panayotou 1994, 217.

Comme pour l'échange Β-Φ, incontestable (cf. βεβαίως pour βεβαίως, *infra*) ou contestable (Βερενίχα), il partait d'une articulation occlusive, nous lui faisons remarquer a) que, si

²⁰ *Contra* L. Dubois (196): «un phénomène spontané, indépendant de l'environnement phonétique».

/b/ est bien la contrepartie voisée de /p/, il ne saurait être en même temps celle de /ph/; b) que /ph/ n'a pas de contrepartie voisée et que, lorsqu'il s'échange avec un autre phonème (à l'intérieur d'un dialecte ou à l'occasion d'un contact du grec avec une langue sans aspirée), c'est généralement avec /p/ qu'il le fait ; c) que l'échange graphique B-Φ n'est donc pas exactement symétrique de B-Π ...; bref d) qu'« en se plaçant dans un contexte à trois séries d'occlusives, on peut difficilement échapper à la conclusion » que [B] « ancien » (dans Βερενίχα, par exemple), là où l'on attend [Φ], reflète une 'langue' où l'aspirée i.-e. est, comme en phrygien, devenue une sonore (traitement banal dans les langues i.-e.)» (lettre du 8-09-1987); « mais à basse époque²¹, quand sonores et aspirées sont devenues des spirantes, les deux séries constituent une corrélation de voix: v (graphie B), δ (Δ), γ (Γ) ~ f (Φ), θ (Θ), x (Χ); les échanges entre B et Φ ont alors une toute autre signification: marquant le passage de [v] à [f] ou vice versa (de la sonore à la sourde ou vice versa), ils entrent *naturellement* dans un ensemble de flottements graphiques entre signe de la sonore et signe de la sourde et sont à placer à côté de Κ-Γ ([k]-[g]²²; Δικαία - Διγαία), Π-B ([p]-[b]²³, ὑπό-ὑβό), etc. » (Brixhe-Panayotou 1994, 217).

M. Hatzopoulos voit le parti qu'il peut tirer de cette suggestion: qu'à cela ne tienne, se dit-il, il suffit de remonter la date de la spirantisation des aspirées et des sonores jusqu'aux premières attestations de B pour Φ pour que Βερενίχα s'explique parfaitement dans un cadre grec.

2.2.3.4. Il serait intellectuellement malhonnête d'écarter d'un trait de plume la thèse d'Hatzopoulos ainsi reformulée: elle n'est, à coup sûr, pas dénuée d'intérêt. Je vais essayer

²¹ Nous ne voulions pas dire que le phénomène qui va être évoqué est très tardif: le matériel alors disponible était susceptible de le faire remonter au moins jusqu'au IIIe siècle a. C. « Basse époque » réfère uniquement au fait que l'essentiel des formes alléguées par H. semble assignable à notre ère.

²² Non [γ], voir *infra*.

²³ Non [v], voir *infra*.

d'esquisser les questions qu'elle pose et les réponses qu'on peut y apporter, éventuellement à la lumière de ce qu'enseigne la *defixio* de Pella, si elle reflète bien le dialecte local.

Idéalement, il faudrait pouvoir:

– Dater aussi précisément que possible les exemples avancés, ce qui, malheureusement, n'est relativement accessible que pour les formes épigraphiques;

– Faire le départ entre les formes qui connaissent un flottement B-Φ et celle qui présentent toujours B²⁴: l'apparition, dans l'épigraphie, d'un personnage qui s'appellerait Βερενίκα ici et là Φερενίκα constituerait un argument majeur en faveur de la thèse d'Hatzopoulos. Mais a) une telle classification est exclue pour les gloses : si pour telle d'entre elles, le nom des «sourcils» par exemple (ἀβροῦρες), on a toujours B, on peut soupçonner le recours à une source unique; b) un phénomène de fossilisation (figement d'une graphie déviante) est toujours possible (M. Hatzopoulos); les registres dans lesquels apparaissent souvent les formes concernées peuvent encourager a priori une telle interprétation: pour Βερενίκα unicité du référent (caractère propre aux noms de personnes, susceptible de favoriser toutes les déviations), pour l'épithète d'Artémis Διγαία (ou variante, toujours γ) domaine sacré et restriction du trait à un seul sanctuaire; c'est là un phénomène banal.

Ceci dit, on se trouve en présence de trois dossiers:

1. Le traitement des aspirées indo-européennes dans le dialecte grec de Macédoine et leur éventuelle spirantisation.
2. L'éventuelle spirantisation des occlusives voisées.
3. Le voisement des sourdes.

2.2.3.4.1. Si sa langue est authentiquement macédonienne, la *defixio* de Pella confirme que le traitement normal des aspirées indo-européennes est, en macédonien, identique à celui des autres dialectes grecs, Διονυσοφῶντα/-ος/-ι, χηρᾶν, παρθένων, Θετίμα/-ας, παρκαττίθεμαι, φίλου/φίλων, φυλάσσετε.

²⁴ J'utilise ce couple B-Φ pour symboliser tous les couples *signe de la sonore* ~ *signe de l'aspirée* selon Hatzopoulos, à cause de la place centrale occupée dans le débat par des formes telles que Βερενίκα.

Elle nous apporte une seconde information: une forme comme γενέσται pour γενέσθαι semblerait indiquer qu'au moins /th/, maillon faible de la série, s'est spirantisé: l'émergence de στ pour σθ est, en effet, liée à la spirantisation des aspirées: lors de la spirantisation de th, par une sorte de dissimilation préventive, le phonème s'est, après /s/, confondu avec /t/²⁵. Les textes de Macédoine en koiné corroborent le trait, pour les époques ultérieures (à partir du IIIe s. a.C., cf. *infra*), voir Panayotou 1990, 346 sqq.

2.2.3.4.2. Le document de Pella ne nous apprend rien sur la spirantisation des occlusives voisées.

Dans les textes en koiné, le changement est attesté à partir du IIIe siècle a.C., cf. βεφαίως = βεβαίως dans un acte de vente d'Amphipolis, *SEG* XIII 406, l. 5 (cf. Panayotou, *o.c.*, 346); cette forme illustre la spirantisation à la fois des aspirées et des sonores, avec Φ = [f] et Β = [v]: une dissimilation²⁶ [v-v] (voisée-voisée) > [v-f] (voisée-non-voisée) ?

Pour la spirantisation des aspirées on remonte ainsi jusqu'au IVe siècle; on remonte jusqu'au IIIe pour celle des sonores. L'absence de document au-delà n'est pas un argument suffisant pour refuser catégoriquement à ce changement une date plus ancienne.

2.2.3.4.3. La *defixio* de Pella fournit probablement, on l'a vu, un exemple de voisement de la sourde, avec δαπινά pour ταπεινά.

En dehors de cette forme, si on laisse de côté pour l'instant – c'est de bonne méthode – les formes contestées du type Βερενίχα, et si l'on parcourt le corpus épigraphique de la Macédoine (koiné), on a un dossier qui n'a pas une densité exceptionnelle par rapport à d'autres terroirs, cf. Panayotou 1990, 341, 343 et 346.

²⁵ Brixhe 1976, 89-91 et *Hellènika symmikta* (= *Etudes d'Archéologie Classique* VII), Nancy 1991, 21 (s.v. Μοσχίτινος); Méndez Dosuna 333 sqq. J'ai repris l'ensemble de la question dans *Verbum* 18 (1995-1996), 259-264.

²⁶ Pour que ce fût une hypercorrection (ainsi Hatzopoulos 1987, 408, n. 66), il faudrait que fût généralisée l'équation Β = Φ à travers une sonorisation des sourdes (cf. § suivant).

Reste que l'émergence, au sommet de la pyramide sociale, de formes comme *Λευγαία*, nom d'un escadron d'Alexandre le Grand chez Arrien, si l'identification avec *λευκαία* par M. Hatzopoulos (1987, 407) est exacte, ou l'apparente généralisation locale de *Διγαία* pour *Δικαία* dans un sanctuaire de la région d'Aigéai, posent un problème qu'on ne pourra tenter de résoudre qu'après l'examen de toutes les pièces: une variation (somme toute, banale en phonétique générale) suffisamment répandue, notamment dans le bassin de l'Haliacmon, donc dans ce qui fut longtemps le cœur du royaume, pour imposer certaines formes déviantes à la norme, avant d'être stigmatisée et de régresser?

Mais il est un point que M. Hatzopoulos ne semble pas soupçonner; il n'est pas nécessaire que les nouvelles sonores se soient confondues avec les anciennes et soient devenues des spirantes: l'initiale de *δαπινά* peut, en effet, s'être confondue avec la sonore d'*άνδρός* (voire e.g. de *λύοντι* participe, si déjà neutralisation de l'opposition *nt/nd*), qui avait conservé son occlusion; un exemple néo-grec: en néo-crétois, lorsque, après finale vocalique et devant voyelle la consonne initiale non voisée d'un mot se voise, elle se confond avec la sonore issue des groupes *nasale + occlusive*, ainsi *ekaritjsisa da onomata* «on a mélangé les noms» ou *na mi bate* «n'allez pas ...», avec le même *b* que dans *adras* («l'homme» = *άντρας*), cf. Cl. Brixhe, K. Özbayrı, *Verbum* 3 (1980), 154, l. 2-3 et 11.

Notons que ce point n'a aucune incidence sur l'appréciation de *Βερενία*.

2.2.3.4.4. Si l'on en croit M. Hatzopoulos, cette forme correspondrait à un ancien *Φερενία*, avec traitement grec attendu de **bh*. La graphie *B* se serait introduite à l'occasion d'une double changement précoce: 1) la spirantisation des aspirées et des sonores, d'où $\Phi = [f]$, $B = [v]$, 2) la sonorisation des sourdes, d'où $[f] > [v]$ ($\Phi > B$). La stabilité de *B* (évinçant éventuellement Φ qui fut un jour la norme) s'expliquerait par un figement, une fossilisation de la graphie phonétique, donc *Βερενία* comme *δῶραξ*, *Ξανδικός*, etc.

Rien n'est absurde dans cet enchaînement, à condition d'oublier l'accumulation peu économique d'hypothèses qu'il

représente et d'admettre comme nécessaire ... l'homogénéité génétique du lexique et de l'onomastique du dialecte grec de Macédoine.

Or,

1) il semble bien que, dans leur migration vers l'Asie, les Phrygiens aient laissé, de la Pélagonie aux abords de l'Athos, des tribus connues sous divers noms: Βρύγοι, Βρίγες, Βρύχες, etc. (Brixhe 1994, 165).

2) Dans leur expansion vers l'Est, mais aussi vers l'Ouest²⁷, les Macédoniens ne les ont pas nécessairement exterminées ou expulsées. Ils ont pu cohabiter avec elles, avec osmose, processus banal à toutes époques, cf. la composition des populations pamphylienne et ... française. Si les dominés sont parvenus à jouer un certain rôle socio-économico-politique, lors de leur absorption linguistique par les Grecs de Macédoine, ils ont pu communiquer certains termes à la langue de ces derniers: des emprunts, avec assimilation phonologique et morphologique au grec de la région. Certains de ces emprunts, du reste favorisés par la proximité des langues, pourraient d'ailleurs être anciens, antérieurs aux débuts de l'unification (toujours partielle jusqu'à Philippe II) des tribus de cette aire par les Téménides: la vie pastorale²⁸ et le nomadisme²⁹ devaient rendre floues les frontières linguistiques et ethniques et favoriser les contacts (même si non toujours pacifiques) et les échanges culturels.

3) L'on sait qu'en phrygien les aspirées i.-e. sont représen-

²⁷ « La victoire de Philippe II sur Bardylis [Illyrien] en 359 (...) a permis de repousser à la région des lacs d'Ohrid et de Prespe la frontière du royaume argéade, qui absorbe par la même occasion les royaumes de Haute Macédoine », Cabanes, 198.

²⁸ Cf. Hérodote VIII 137, à propos des Téménides: « De l'Illyrie, ils étaient passés dans la Macédoine Supérieure, et arrivés à la ville de Lébaïé. Là, ils servaient moyennant salaire chez le roi, l'un gardant les chevaux, l'autre les boeufs, et le plus jeune, Perdicas, le menu bétail. C'était la femme du roi (car, dans ces temps anciens, même les familles princières et non seulement les gens du peuple étaient pauvres d'argent) qui faisait cuire elle-même le pain pour la maisonnée » (trad. Ph.-E. Legrand).

²⁹ Sur la sédentarisation des populations de Haute Macédoine par Philippe II, à qui l'on doit la fondation d'Héraclée de Lyncestide, voir Cabanes, 200-201.

tées par des sonores (*b, d, g*, Brixhe 1994, 171). Ainsi, selon un passage bien connu d'Hérodote (VII 73), « Les Phrygiens, dit-on en Macédoine, étaient appelés Briges (Βρίγες) aussi longtemps que, vivant en Europe, ils habitaient avec les Macédoniens ; c'est quand ils furent passés en Asie que, en même temps qu'ils changeaient de pays, ils changèrent aussi leur nom en celui de Phrygiens (ἐς Φρύγας) » (trad. Legrand). Ce changement est naturellement une fable. Φρύγες est assurément le nom que les Grecs donnaient à ce peuple, Βρίγες/Βρύγες sans doute celui qu'il se donnait lui-même; mais ce peut-être aussi celui que leur donnaient les Thraces voisins (même aboutissement *b* de **bh*, Brixhe-Panayotou 1994/1, 197). Selon M. Hatzopoulos (1987, 409, n. 74), ce serait la forme dialectale macédonienne de l'ethnique; c'est possible; mais, comme **bh* aboutit normalement à *ph* en macédonien, Βρίγες/Βρύγες y était non pas autochtone mais emprunté: les Macédoniens auraient tout simplement adopté, pour désigner les Phrygiens, le nom que ceux-ci se donnaient à eux-mêmes et son B initial y aurait la même signification que celui de Βερενίχα.

4) Le premier exemple épigraphique datable de B pour Φ pangrec date des alentours de 350 (Βερεννώ, Aigéai, SEG XXXV 775), donc d'une époque où les aspirées et les sonores peuvent être déjà spirantisées; mais avec Hérodote, ses Βρίγες/Φρύγες et ses Βρύγοι (VII 185), nous sommes dans un tout autre contexte phonologique: dans l'ionien de l'historien, il est hors de question que B et Φ notent des spirantes; B vaut /*b*/ et Φ /*ph*/; en ionien, les aspirées et les sonores jouissent d'une grande stabilité, comme en attique où les seules « défaillances » connues pendant l'époque hellénistique concernent le /*g*/ et un groupe peu important de locuteurs (Teodorsson 1978, 85). Le *Briges*/Βρίγες d'Hérodote représenterait-il l'adaptation d'un [*vriges*] macédonien? Serait-ce sérieux?

La thèse d'un apport alloglosse au dialecte macédonien a pour elle la simplicité et peut-être le plus ancien témoignage de B pour Φ; elle est rendue plausible par la situation géographique de la Macédoine.

2.2.3.4.5. Il ne s'agit naturellement là que d'une hypothèse, c'est à dire d'un dispositif théorique qui essaie de rendre compte des faits observés. Elle a des qualités évidentes,

elle est sans doute plus efficace que la thèse qui explique par le grec l'initiale de Βερενίκα; mais, en aucun cas, je ne la présente comme « La vérité ».

Dans ces conditions, on peut s'étonner des difficultés de nos amis hellènes à pouvoir l'examiner objectivement. La clé de cette attitude nous est sans doute donnée en filigrane par cette phrase de M. Hatzopoulos (1987, 399): «... nous avons de sérieuses réserves sur la validité de la théorie, selon laquelle aux sourdes aspirées du grec doivent correspondre des sonores dans le parler macédonien, qui de ce fait *ne serait pas un dialecte grec, mais une langue à part* »³⁰. Il faut naturellement la replacer dans la situation conflictuelle séculaire de la région, dont on a vu récemment les tragiques prolongements.

En fait, si Βερενίκα ou δώραξ sont des emprunts, ils ne font pas du macédonien « une langue à part », pas plus que la présence de μπακάλης ou χασάπης³¹ dans le lexique grec actuel ne fait du grec d'aujourd'hui une langue turque. Le traitement normal des aspirées i.-e. en macédonien est celui de tous les dialectes grecs. Les emprunts susmentionnés ne modifient nullement la structure du parler ; ils ne font qu'augmenter, d'ailleurs modérément, la fréquence des occlusives sonores.

Il est regrettable que les linguistes ou philologues grecs, qui se penchent sur la question, se laissent trop souvent entraîner (toujours inconsciemment?) dans les soubresauts des débats politiques balkaniques et se départissent de la sérénité et de l'objectivité scientifiques qui doivent être les nôtres.

L'ambiance régionale semble parfois les empêcher de lire correctement la thèse de l'Autre: Sur la base de modèles mis au jour par la sociolinguistique et l'anthropologie actuelles, évaluant l'impact de la langue d'un groupe dominé sur celle du groupe dominant en fonction de son importance socio-politique, nous disions (Brixhe-Panayotou 1994, 219) que les porteurs de Βερενίκα avaient « sans doute joué un rôle *non négligeable* dans la genèse de

³⁰ C'est moi qui souligne.

³¹ Mots d'origine arabe ayant pénétré en grec par l'intermédiaire du turc (*bakkal* « l'épicier », *kasap* « le boucher »).

l'entité historique macédonienne». M. Hatzopoulos (*Bull. épigr.* 1995, 400) nous fait leur prêter «un rôle décisif». Tentative pour affaiblir la thèse en la travestissant et en la rendant excessive? connaissant la modération de M. Hatzopoulos, je pencherais plutôt pour une simple manifestation de «surdité idéologique».

Que dire alors d'un authentique linguiste comme G. Babinotis, qui après avoir développé sur le même thème une thèse grecque quasiment incompréhensible (1990, 237), se livre à une attaque violente, franchement politique, où se mêlent violence et contre-vérité: «The new Slavic (Bulgaro-Serbian) idiom of the state of Skopje has been 'christened' (since 1944) and is promoted and internationally propagated as 'Macedonian language'» (*ibid.* 239); cf. encore Γλώσσα XVIII: «Διαφορετικό, όπως έχουμε ήδη αναφέρει, είναι το θέμα της ψευδομακεδονικής των Σκοπίων. Εδώ η πολιτική σκοπιμότητα φθάνει να γίνεται πρόκληση, όταν ως μακεδονική γλώσσα χαρακτηρίζεται παραπλανητικά η Νεοσλαβική, η νεόκοπη εκσερβισμένη Βουλγαρική που κατασκευάστηκε στα γλωσσικά εργαστήρια των Σκοπίων με εθνικιστική σκοπιμότητα». Babinotis vise ici la langue littéraire créée après 1945 à base bulgare et «appelée depuis lors par un grand nombre de slavissants dans les pays les plus divers (URSS, RFA, France, etc.) *langue macédonienne littéraire*» (G. Drettas, *BSL* 85, 1990, 228); mérite-t-elle, pour son nom, ces invectives? n'appelle-t-on pas traditionnellement *macédonien* un groupe de dialectes slaves méridionaux? Désignation ni plus ni moins arbitraire que bien d'autres, et sans réel danger pour l'intégrité de la Grèce. Nous avons le devoir de mettre en garde nos amis grecs contre de tels excès (en voie d'apaisement, heureusement): qu'il leur suffise – et c'est un grand mérite et une belle victoire – d'avoir fini par imposer au monde scientifique, qui avait trop souvent tendance à privilégier des formes comme Βρεβίνα, l'idée que le macédonien était un dialecte grec.

3. Les Macédoniens et l'attique

On a souligné (cf. Brixhe-Panayotou 1988, et *supra* § 1.1 et 2.1) la minceur et le caractère clairsemé et passablement hé-

téroclite du matériel épigraphique trouvé en Macédoine jusqu'au Ve siècle. La province n'émerge guère épigraphiquement qu'à l'extrême fin de ce siècle ou au début du suivant.

Est-ce si étonnant? Pour la Pamphylie, on a des légendes monétaires au Ve siècle, mais aucun texte avant le premier quart du IVe. Les régions qui entourent la Macédoine ne sont pas mieux loties qu'elle: la Perrhébie, circonscription thessalienne immédiatement au Sud de l'Elimée et de la Piérie, n'offre apparemment rien avant le Ve siècle. Pour les dialectes du Nord-Ouest (cf. Méndez Dosuna, 20 sqq.), les inscriptions archaïques sont rares et brèves ou fragmentaires.

En Macédoine le régime politique (féodalité et monarchie) explique l'absence de documents publics³² et le type d'activité économique (agricole, non commercial) était peu favorable à l'expansion de l'écriture³³.

Ce qui, en revanche, surprend c'est que les provinces évoquées ci-dessus produisent des textes dialectaux quand elles se mettent à écrire, tandis qu'en Macédoine il y a absence totale de textes dialectaux même après le Ve siècle, à une exception près peut-être, la *defixio* de Pella vue plus haut: quand la Macédoine commence à nous fournir un nombre significatif d'inscriptions, on y écrit³⁴ l'attique, un attique coloré naturellement par le dialecte, Brixhe-Panayotou 1988.

3.1. M. Hatzopoulos, *Bull. épigr.* 1994, 374, évoque l'idée que « pour l'expression écrite, la *koiné* attique [dont l'adoption risque, selon lui, de n'être pas antérieure à Philippe II] avait dû être précédée par une *koina* de type nord-occidental, proche de celle que l'on rencontre dans les inscriptions de l'Épire ». Pour purement hypothétique qu'elle soit (faute de documents), la suggestion mérite examen.

M. Hatzopoulos allègue:

³² Cf. M. Detienne, *Les savoirs de l'écriture*, M. Detienne éd., Lille 1988, 56-57 (à propos de Sparte et de Chypre).

³³ Cf. M. Lombardo, *ibid.*, 159 sqq.

³⁴ On ne peut porter réellement de jugement que sur la langue écrite.

– La *defixio* de Pella: on a vu que sa langue ne comportait aucune interférence attique (hormis les cas de non-apocope); pour décider qu'elle n'est pas écrite en « pur » macédonien, il faudrait naturellement en savoir un peu plus sur ce parler ...

– Les inscriptions d'Aiané (*supra* § 2.1): seul peut être retenu là Κλειόνα; en raison de l'ambiguïté du traitement attique de /a:/ après Y (Lejeune, 236), Ἀττία doit être écarté.

– Les génitifs Περδίχχα et Ἀμόντα dans les légendes monétaires de la première moitié du IV^e siècle.

Or a) ces traits se retrouvent dans la koiné ionienne-attique de toutes les régions anciennement de parler occidental. b) L'attique lui-même a rapidement intégré des anthroponymes étrangers (grecs ou non) à nominatif -ας comportant une pré-désinentielle autre que r/i/e, bouleversant ainsi la distribution originelle (Brixhe 1993, 67). c) Bien mieux, l'attique devenant koiné a rapidement intégré et développé une flexion masculine de type *nom.* –Vs ~ *gén.* –V: à partir du modèle dorien -ας/-α certes, mais aussi des périspomènes attiques en -ᾶς/-ᾶ et des types νεός/νεώ, ἀργυρούς/ἀργυροῦ, etc. (Brixhe, *ibid.*, 68). Et l'on trouve des génitifs en -α très tôt dans des régions qui n'ont jamais été doriennes, ainsi dans la première moitié du IV^e siècle en Carie, fortement ionisée (Brixhe, *ibid.*, 68) ou, dès la fin du V^e siècle dans la Lycie atticisée (*ibid.*, 78). Sans contexte, comme le sont les formes avancées par Hatzopoulos (épitaphe réduite à un mot, légendes monétaires), un nominatif féminin en -α (pour attique -η) ou un génitif masculin en -α (attique -ου) n'ont aucune signification.

M. Hatzopoulos évoque pourtant, à partir d'eux, une koina de type nord-occidental, comparable à celle de l'Épire. Encore conviendrait-il de définir celle-ci et de dater ce modèle.

La date: en dehors des tablettes oraculaires de Dodone, qui semblent s'étaler approximativement de 500 à 250 et dont la langue (les langues) mériterait une monographie en raison de la multiplicité ethnique des intervenants, le corpus épirote (voir Méndez Dosuna, 17-20) est constitué de documents qui vont de la fin du IV^e siècle au II^e a.C. Leur langue peut être

qualifiée de koina: un dorien standard, à très faible coloration régionale (nord-occidentale)³⁵.

Une telle langue est-elle concevable avant Philippe II? Les koinés, on le sait, ne procèdent pas d'une génération spontanée; leur apparition est liée à des conditions socio-économiques, culturelles et politiques qu'on connaît bien, cf. les grandes koinés modernes, mais aussi la koiné ionienne, qui a précédé la koiné ionienne-attique. Jusqu'à Philippe II et Alexandre le Grand, le monde nord-occidental, géographiquement morcelé par montagnes et vallées, est resté cloisonné, sans hégémonie d'une ethnie³⁶, souvent sans véritable ville³⁷, conditions éminemment peu propices à l'émergence et à l'expansion d'une langue commune. Le décroisement n'intervient qu'avec l'hégémonie macédonienne et il faut attendre la belle époque de la Ligue étolienne (IIIe siècle) pour que se répande – contre, d'ailleurs, la koiné ionienne-attique véhiculée par les Macédoniens – une koina qu'on peut appeler nord-occidentale³⁸.

Faute d'un jeu de documents illustrant la koina supposée par M. Hatzopoulos, on en considérera l'hypothèse comme peu plausible, en raison de la faiblesse de ses supports linguistiques et de l'absence des conditions historiques susceptibles de la faire naître.

3.2. Au moment où les terroirs environnants commencent à écrire leur dialecte, la Macédoine, elle, écrit en attique: une douzaine de documents du début du IVe siècle à 350-340,

³⁵ Ainsi aucun cas de $\sigma\tau$ ($\sigma\chi, \sigma\kappa$) pour $\sigma\theta$ ($\sigma\chi, \sigma\phi$), aucun cas sûr de datif singulier thématique en $-οι$ (pour $-ωι$), Méndez Dosuna 333-335, 414, 474.

³⁶ Au cours des quarante premières années du IVe siècle, la Macédoine est encore morcelée: son unification est l'oeuvre majeure de Philippe II (pour la Haute Macédoine, *supra* n. 27). Si l'unification de l'Épire commence dans la première moitié du IVe s., elle ne s'achève qu'entre 330 et 280 (sur ces deux points, voir Cabanes, 196-199). La Ligue Étolienne n'acquiert quelque consistance qu'après la Guerre Lamiaque et son acmé se situe entre 270 et 220.

³⁷ Ainsi l'Étolie par exemple. On a vu plus haut (n. 29) qu'Héraclée de Lyncestide n'était pas antérieure à Philippe II.

³⁸ Encore conviendrait-il de moduler cette épithète: la coloration nord-occidentale est limitée à trois ou quatre traits.

avant que le corpus ne s'étoffe, toujours en attique-koiné; en face de quoi, un unique texte dialectal: la *defixio* de Pella.

Deux faits sont assurés: 1) l'adoption de l'attique comme langue écrite a pour *terminus ante quem* le début du IV^e siècle; 2) la langue écrite et parlée véhiculée par les armées d'Alexandre le Grand est l'attique, devenue koiné.

Le reste est conjectural: 1) il est vraisemblable que l'extension du pouvoir macédonien ait été accompagnée d'une expansion du dialecte, au moins jusqu'au Ve siècle, mais que 2) dès cette époque les élites macédoniennes faisaient choix de l'attique comme langue écrite et peut-être parlée³⁹ (cf. la situation du français en Europe au XVIII^e siècle).

Certes, si le dialecte grec de Macédoine était un dialecte de type nord-occidental, l'adoption de l'attique pouvait être favorisée par les interférences entre lui et l'attique: ainsi sept voyelles longues de chaque côté, avec les implications de ce système sur la morphologie; sur les monnaies d'Alexandre I^{er} (vers 498-454) ou d'Archélaos I (413-399), les finales d'Ἀλεξάνδρῳ et d'Ἀρχελάῳ peuvent être dialectales ou attiques avec graphie préeuclidienne (-ῶ = -ου).

Mais l'adoption d'une langue n'est jamais une affaire innocente et on ne saurait se contenter d'une explication technique, qui d'ailleurs ne doit pas faire oublier les divergences entre les parlers en présence.

Comme l'affirme P. Bourdieu (1982, 165) à propos des oeuvres littéraires, «les propriétés formelles [des discours] ne livrent leur sens que si on les rapportent d'une part aux conditions sociales [et politiques] de leur production ... et d'autre part au marché pour lequel [ils] ont été produits». C'est que «les discours ne sont pas seulement (ou seulement par exception) des signes destinés à être compris, déchiffrés: ce sont aussi des *signes de richesse* destinés à être évalués, appréciés» (*ibid.*, 60).

Ceux qui se sont penchés sur la Grèce hellénistique et

³⁹ Mêmes conclusions chez A. Lopez Eire, *La koiné grecque antique II: la concurrence*, Cl. Brixhe éd., Nancy 1996, 42.

ont essayé d'évaluer les conditions d'emploi du dialecte ou de la koiné ont, en effet, appris empiriquement que le discours n'est pas seulement un message destiné à être déchiffré, que «c'est aussi un produit que nous livrons à l'appréciation des autres et dont la valeur se définira dans sa relation avec d'autres produits plus rares ou plus communs» (*ibid.*, 4^e de couverture), et qu'ainsi la forme fait sens. Et, de ce point de vue, nous sommes en Macédoine interrogés à la fois par la forme attique du discours et par le silence du parler autochtone. Les deux traits sont naturellement complémentaires. Je me permettrai de risquer une hypothèse à leur sujet.

3.3. La question macédonienne, dont j'ai évoqué plus haut les prolongements contemporains, n'est pas nouvelle. Mais – amusante inversion de l'histoire! – dans l'antiquité les Grecs ne voyaient pas nécessairement des frères dans les Macédoniens: nombre d'entre eux les suspectaient de n'être pas des leurs. Les Grecs anciens attribuaient certes bien facilement l'épithète de «barbare»⁴⁰. Mais on sait que la fiction peut créer la réalité (cf. en France, les histoires «belges» et la stupidité supposée de nos amis de Bruxelles). Toujours est-il que pour bien des Grecs les Macédoniens étaient des «barbares»: appréciation suscitée par leur situation géographique aux confins des mondes grec et barbare, leur mode de vie, leur régime politique, leur dialecte? attisée sans doute par leurs relations (éventuellement matrimoniales)⁴¹ avec les Perses, dont l'empire était à leur porte, et par leur attitude pendant les Guerres Médiques.

De toute évidence, les Macédoniens en souffrirent beaucoup, lorsque, après le départ des Perses, ils tentèrent de s'intégrer au monde grec vainqueur. Pour illustrer leur volonté d'être grecs, qu'il me suffise de rappeler Hérodote V 22: «Que les princes dont je viens de parler, descendants de Perdicas,

⁴⁰ Voir e.g. Brixhe, *Lalies* 9 (1990), 27.

⁴¹ Cf. Hérodote VIII 136, qui rapporte qu'une soeur d'Alexandre Ier avait épousé un Perse.

sont de race grecque, *comme ils l'affirment eux-mêmes*, je suis personnellement en état de le savoir, et je montrerai dans la suite de mon récit que ce sont bien des Grecs: d'ailleurs les Hellanodiques, qui gouvernent les jeux olympiques, ont décidé qu'il en était ainsi. Alexandre [Ier], en effet, *avait résolu* de prendre part aux jeux et il était, dans cette intention, descendu à Olympie; *les Grecs* qui devaient disputer le prix de la course *voulaient l'écarter*, alléguant que *le concours n'était pas ouvert à des concurrents barbares*, que c'était un concours entre Grecs. Mais, après qu'Alexandre eut démontré qu'il était argien d'origine, *il fut jugé être grec*; et, dans la course du stade, il arriva de front le premier» (trad. de Ph.-E. Legrand).

Face aux réticences persistantes des Hellènes (cf. Démosthène), le désir des Macédoniens d'être reconnus comme grecs se lit dans une série d'épisodes que nous rapporte l'histoire: Alexandre Ier évergète et proxène d'Athènes, accueil de Zeuxis et Euripide, invitation de Socrate par Archélaos, organisation par ce dernier de concours gymniques et musicaux, etc.

C'est peut-être dans ce concert que s'inscrit le problème de la langue.

3.4. Il est possible que le dialecte ait été un des éléments à partir desquels on taxait de «barbarie» les Macédoniens. L'aristocratie macédonienne va, au cours du Ve siècle, s'en démarquer progressivement, sans en perdre l'usage, mais en le réservant à la communication privée et en l'abandonnant au peuple⁴²; et, un peu à la manière des cours européennes qui au XVIIIe siècle se piquent de parler le français, elle adopte pour les usages officiels, écrits et sans doute parlés, le dialecte le plus prestigieux du moment, celui d'Athènes, appuyé par le prestige politique, économique et culturel qu'on sait.

Cette aristocratie était détentrice du pouvoir et ... de l'écriture; quand la Macédoine va se mettre à écrire, elle écrira en attique. Le dialecte, déprécié, n'a dû que rarement accéder à

⁴² Sur les témoignages antiques quant à la survie du macédonien, voir Panayotou 1990, 121 sqq.

l'écrit et peut-être seulement dans certains domaines, comme le sacré (cf. la *defixio* de Pella).

Cet attique, les élites macédoniennes en font leur affaire, leur langue; elles le répandent, d'abord dans leur expansion vers l'Est jusqu'au Nestos (Philippe II), puis aux quatre coins du monde d'alors: ils en font le parler de tous les Grecs.

Comment paraître plus grec ? Quel meilleur gage d'hellénisme? Le reste du monde hellène va finir par renvoyer aux Macédoniens l'image qu'ils en souhaitaient recevoir: avec le temps, μακεδονίζειν et μακεδονικός, concernant la langue, ne vont-ils pas finir par référer tout simplement à la koiné courante (par rapport au standard attique, à la surnorme attique), à l'expansion de laquelle ils étaient associés politiquement et culturellement⁴³. Si les témoignages de cette connotation sont tardifs (époque impériale), il est probable qu'elle est ancienne: dès l'époque hellénistique, certaines réactions dialectalisantes semblent bien s'être faites contre l'ionien-attique, langue des Macédoniens qui exerçaient l'hégémonie.

3.5. Si ce scénario est exact, on comprend facilement pourquoi la terre de Macédoine n'a, jusqu'ici, livré qu'un texte dialectal et pourquoi il est à peu près exclu qu'on ait jamais une épigraphie dialectale abondante. On aperçoit aussi pourquoi il n'y avait sans doute aucune chance pour que, plus tard, il y eût, en Macédoine, la résurgence dialectale qu'on observe dans certaines provinces à des fins identitaires⁴⁴: la koiné ionienne-attique était devenu le vernaculaire des Macédoniens.

CLAUDE BRIXHE

⁴³ Cf. Brixhe-Panayotou 1994, 208 et 212.

⁴⁴ Apparemment, la seule manifestation linguistique macédonienne d'attachement au passé est fournie par l'extrême popularité – jusque fort tard et dans toutes les couches de la population – d'un certain patrimoine onomastique: noms portés par des personnages de l'histoire (Φίλιππος, Ἀλέξανδρος, Ἀντιγόνα/-η < Ἀντίγονος ...) [cf. Panayotou 1990, 116] et/ou sentis comme typiques du terroir (e.g. Βερενίκη/Βερενίχα/Βερνίχα). On ne peut exclure que ces noms où B relayait le Φ commun ne soient pas tous hérités: certains peuvent être des « créations » postdialectales à partir de la forme commune sur le modèle, par exemple, de Βερενίκη en face de Φερενίκη (cf. déjà Brixhe-Panayotou 1994, 217).

Bibliographie

- Babiniotis G. 1990: «Ancient Macedonian: the Place of Macedonian among the Greek Dialects», *Macedonian Hellenism*, A.M. Tamis éd., Melbourne, 226-250.
- Bourdieu P.: *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris 1982.
- Brixhe Cl. 1993: «Le grec en Carie et en Lycie au IV^e siècle: des situations contrastées», *La koiné grecque antique I: une langue introuvable?*, Cl. Brixhe éd., Nancy, 59-82.
- Brixhe Cl. 1994: «Le phrygien», *Langues indo-européennes*, Fr. Bader éd., Paris, 165-178.
- Brixhe Cl., Panayotou A. 1988: «L'atticisation de la Macédoine: l'une des sources de la koiné», *Verbum* 11, 245-260.
- Brixhe Cl., Panayotou A. 1994: «Le macédonien», *Langues indo-européennes*, 205-220.
- Brixhe Cl., Panayotou A. 1994/1: «Le thrace», *ibid.*, 179-203.
- Cabanes P.: «La Grèce du Nord (Epire, Macédoine) en plein développement au IV^e siècle avant J.-C.», *Le IV^e siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, P. Carlier éd., Nancy 1996, 195-204.
- Γλώσσα: Η γλώσσα της Μακεδονίας. Η αρχαία Μακεδονική και η ψευδώνυμη γλώσσα των Σκοπίων, G. Babiniotis éd., Athènes 1992.
- Hatzopoulos M. 1987: «Artémis Digaia Blaganitis en Macédoine», *BCH* 111, 398-412, cf. *Bull. épigr.* 1988, 826.
- Hatzopoulos M. 1987/1: «Βιάρρα Τέλλου?», *ZPE* 68, 237-240.
- Lejeune M.: *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972.
- Méndez Dosuna J.: *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudio dialectal*, Salamanca 1985.
- Panayotou A. 1990: *La langue des inscriptions grecques de Macédoine (Ve s. a.C. - VIIe s. p. C.)*, thèse inédite Nancy.
- Schwyzler E.: *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora*, Leipzig 1923 [repr. Hildesheim 1960].
- Teodorsson Sv.-T. 1974: *The Phonemic System of the Attic Dialect, 400-340 B.C.*, Göteborg-Lund.

Teodorsson Sv.-T. 1978: *The Phonology of Attic in the Hellenistic Period*, Göteborg-Uppsala.

Thumb A., Scherer A.: A. Thumb, *Handbuch der griech. Dialekte II*, zweite erweiterte Auflage v. A. Scherer, Heidelberg 1959.